

---

**Françoise LILLE**  
Entretien avec Michel Pottier en 2004

---

Françoise Lille a été Présidente de la SELF de 1977 à 1980 et a exercé plusieurs mandats au Conseil d'Administration. Elle ressentait déjà la nécessité d'une réforme des statuts de notre société en élaborant un projet, notamment avec Bernard Metz dont l'adoption fut malheureusement rejetée à l'époque.

Enseignante-chercheuse dans l'équipe de Jean Scherrer, ses premiers travaux de physiologie du travail portent sur la charge physique et mentale qui se sont concrétisés par de nombreuses publications en collaboration avec Hugues Monod et Michel Pottier.

Au début des années soixante, une étude originale sur le sommeil des travailleurs de nuit du métropolitain parisien a été publiée, laquelle fait encore autorité.

Parfois confrontée dans les congrès à d'autres chercheurs, ses propos sont toujours restés courtois, souvent avec humour mais toujours dans un esprit de rigueur scientifique. Actuellement retraitée, c'est avec plaisir que Françoise Lille a accepté cet entretien au CNAM, rue Gay-Lussac. Nous tenons à l'en remercier bien sincèrement.

Hommage décès :

Françoise Lille nous a quittés le vendredi 19 mars 2010 à la fin d'une douloureuse et longue maladie.

Après des études médicales brillantes, elle fut nommée assistante puis maître de conférence des universités-praticiens hospitaliers, dans l'équipe de physiologie du travail du CNRS que dirigeait Hugues Monod, successeur de Jean Scherrer.

Ses principaux travaux de recherche commencés au CNAM, 41, rue Gay Lussac, au début des années 60 se sont poursuivis au CHU Pitié Salpêtrière. Ceux-ci ont essentiellement porté sur les effets désynchronisant des rythmes de travail atypiques sur la chronobiologie des travailleurs. Elue à plusieurs reprises au conseil d'administration de la SELF, elle en assura la présidence de 1977 à 1980 et fut nommée membre d'honneur en 2007.

Déjà gravement touchée par la maladie, elle avait accepté de participer à un entretien paru il y a quelques années dans le bulletin de liaison.

Dans le bulletin de juin 2010, un hommage plus circonstancié lui sera rendu.

Michel Pottier, Annie Drouin

---

Je suis née le 14 avril 1935 à Paris dans le 17<sup>ème</sup> arrondissement, dans une famille d'ouvriers, j'ai été boursière pour faire mes études de médecine et en fin d'études de médecine, j'étais inscrite au Parti Communiste. Je me suis mariée avec un communiste. Donc, il me semblait tout à fait normal de faire à la fois une spécialisation en médecine du travail et une thèse sur les problèmes relatifs au travail que j'ai soutenu en 1961 sur les intoxications par solvants dans un milieu d'imprimerie. Mon patron de thèse fut le Professeur Desoille. Il m'a orientée, non pas vers une activité professionnelle de médecin du travail mais vers une recherche en

physiologie du travail en m'adressant dès la passation de ma thèse sous la direction d'André Bourguignon à Jean Scherrer et à Jean Marty.

*Q : André Bourguignon, à cette époque, était-il encore physiologiste ?*

Non, il hésitait entre l'agrégation de médecine de Paris et celle de neuropsychiatrie. La même année il a passé l'agrégation de neuropsychiatrie. Il était assistant de Desoille à la faculté quand je suis allée moi-même chez Desoille faire ma thèse qui était une thèse expérimentale. Celui-ci m'a orientée vers André Bourguignon, et comme il était un ami de Marty, ce dernier m'a appris à implanter des lapins et à les intoxiquer avec des solvants. A la fin de cette année de travail, je suis rentrée comme assistante chez Scherrer à la fois au CNAM et assez vite, à Amiens à l'Ecole de Médecine.

*Q : C'était en quelle année car tu es arrivée rue Gay Lussac un peu avant moi. ?*

Je suis arrivée rue Gay Lussac en octobre 61, où j'ai travaillé d'abord à mi-temps puis à temps complet avec Hugues Monod sur des problèmes de physiologie du travail, de physiologie musculaire, des mesures de consommation d'oxygène et de travail statique intermittent si je me souviens bien. J'ai souhaité au bout de 2 ou 3 ans, quitter Amiens et revenir à Paris ce qui fut un moment de relative mise à l'écart de la part de Monod et de Scherrer qui n'appréciaient guère les velléités d'indépendance.

*Q : Oui, c'était un peu comme ça pour tout le monde. C'est à Amiens, à l'école de médecine rue Frédéric Petit que tu faisais ton enseignement comme assistante de physiologie en médecine ?*

Oui, tout à fait. Mais en parallèle, je suivais les cours du CNAM qui étaient à l'époque dispensés par Scherrer, sur deux ans, et avec Antoine Laville, nous étions étudiants à la Faculté des Sciences de Jussieu en psychophysiologie puis en physiologie des régulations. Donc j'ai réussi mes examens de physiologie du travail du CNAM en 62 et 63, puis de physiologie à la Faculté des Sciences à Paris.

A partir des années 66-67, j'ai quitté la physiologie musculaire pour m'intéresser aux problèmes de sommeil. Dans le sous-sol de la rue Gay Lussac, je faisais des enregistrements de sommeils de jour de travailleurs de nuit. Je partageais les mêmes locaux avec Alain Berthoz ce qui n'allait pas sans quelques frictions.

*Q : Oui, parce qu'il travaillait avec une machine à vibrations dans la même salle, pour étudier le corps humain considéré comme un système de masses suspendues.*

J'avais un protocole expérimental comportant des gens qui venaient dormir trois jours de suite les lundi, mardi, mercredi...Il exigeait que je prenne la semaine suivante les jeudi, vendredi, samedi, ce qui n'était pas très agréable pour ma vie de famille mais ce qui m'a permis de mettre en évidence l'effet des week-end sur le sommeil des travailleurs. Je le dois à ma cohabitation avec Alain Berthoz.

*Q : Tu peux peut-être en parler car les gens se réfèrent encore à ces premiers travaux sur ce sujet.*

Oui, absolument, ce travail a été présenté chez Jouvét dans un petit colloque devant Madame Fessard, dans les années 68.

*Q : Je me souviens d'ailleurs que dans le bureau que nous occupions en commun, tes hypnogrammes sur papier millimétré étaient punaisés sur le mur et le matin, assez dubitative, tu disais « qu'est-ce que je vais pouvoir en tirer ? »*

Et je dois dire que les pulsations cardiaques ont été comptées par mon ami Dominique Druenne. Et c'est comme ça que Dominique a commencé à travailler et à faire des dessins pour le CNAM puisqu'il a fait tous les dessins et figures des photocopiés de Wisner. C'est quand même un beau succès. Ce qui a contribué à financer ses études d'architecte. Autre retombée non négligeable, toute sa vie professionnelle a été orientée vers l'habitat social. Cependant, il n'a jamais fait partie de la SELF.

*Q : L'important c'est qu'il s'est mêlé à l'ergonomie à un moment donné. C'est quand même un bon témoignage.*

Un témoignage intéressant, d'autant qu'il est maintenant professeur aux Beaux Arts.

*Q : Il n'y avait pas beaucoup d'architectes à l'époque qui en pinçaient pour l'ergonomie et encore moins maintenant.*

A la demande du Directeur pédagogique Bernard Huet de Paris, j'ai enseigné l'ergonomie à l'Ecole des Beaux Arts de 70 à 73, enseignement repris ensuite par Dominique Druenne..

*Q : Comment s'est produit ton passage du CNAM au CHU Pitié-Salpêtrière ?*

L'ergonomie était à l'époque quelque chose de très ancré en moi mais les choses ont un peu dévié avec l'ouverture du CHU Pitié-Salpêtrière, en 1967, dans la mesure où l'équipe de physiologie du travail s'est scindée. Wisner a repris la succession de Scherrer au CNAM et Scherrer m'a emmenée dans ses bagages à la Salpêtrière. La charge de travail en physiologie les premières années était très importante mais j'ai pu exploiter dans ces années là, mes données sur le sommeil. Les publications de chronobiologie datent de cette époque. J'avais participé à un congrès à Lyon chez Jouvét et ensuite à des colloques organisés par Reinberg. Et puis, il y avait toute une mouvance autour de Scherrer qui tenait beaucoup au sommeil dont Odile Benoît qui travaillait sur l'animal avec Lucile Garma et Jacques Thomas. Thomas est devenu psychiatre et il est parti au Canada. Lucile, psychiatre et psychanalyste a continué à s'occuper du sommeil à la Salpêtrière..

*Q : En fait, il y a eu beaucoup de physiologistes qui sont devenus psychiatres ou psychanalystes. Ce fut le cas de Bernard Doray. Il s'occupait aussi des problèmes de l'homme au travail et il a continué dans cette voie.*

Oui. Je pense qu'il continue à s'en occuper puisqu'il a publié un bouquin il y a peu de temps.

*Q : Dans le prolongement de tes recherches y a-t-il d'autres exemples qui témoignent de l'apport de la neurophysiologie à l'ergonomie ?*

Wisner voulait développer un pôle de sommeil humain. Il a décidé de monter son propre pôle sommeil avec Foret. Donc, j'ai appris à Foret à dépouiller les électroencéphalogrammes, puis il est allé dans l'équipe d'Odile Benoît.

*Q : Foret a travaillé quand même beaucoup plus tard avec Odile Benoit. Il est actuellement au CHU de Caen.*

Foret a travaillé avec Odile dès 1971.

Dans les années 68-70, j'ai commencé une consultation utilisant les potentiels évoqués dans le service de Scherrer et donc j'ai cessé de m'occuper progressivement des enregistrements encéphalographiques pour ne plus faire que des potentiels évoqués. Ces potentiels évoqués je les avais commencés avec toi dans le cadre d'une évaluation de la charge mentale. Je pense qu'on avait travaillé ensemble dans les années 66-70.

Q : Oui, c'était avec le protocole d'étude de Kalsbeek sur la double tâche...

J'ai donc orienté ma consultation vers les potentiels évoqués puis j'ai appliqué ces potentiels évoqués vers deux pôles : d'une part, les explorations fonctionnelles au bloc opératoire avec les orthopédistes à la demande du professeur Roy Camille à la Pitié et d'autre part la neurotoxicologie avec mon ami Sylvain Daly qui avait été assistant de physiologie à la Salpêtrière et qui était patron d'une consultation de pathologie du travail à l'hôpital Fernand Vidal puis patron d'un service de désintoxication d'alcool et de drogues.

Il s'intéressait aux intoxications professionnelles et j'ai dû m'occuper de deux gros contingents de malades pendant plusieurs années. L'un, sur les intoxications aux solvants des graisses où je retrouvais l'objet de ma thèse et l'autre sur les intoxications aux métaux lourds.

Si je retrouvais la médecine du travail, les problèmes de pathologie du travail, ces activités n'étaient pas du tout considérées comme faisant partie de l'ergonomie. A l'intérieur de la SELF, les médecins du travail étaient *persona non grata* et les gens qui faisaient de la médecine du travail ne pouvaient pas être considérés comme faisant de l'ergonomie.

C'est à partir des années 75 que j'ai à nouveau publié au sein de la SELF ou dans les revues d'ergonomie, comme le Travail Humain. J'ai fait cela sans trop de peine parce que j'étais Présidente de la SELF et au Conseil d'Administration. Il y régnait un climat de chasse aux sorcières, la personnalité de Wisner ne supportant pas les médecins du travail et à très petite dose les universitaires contre lesquels il avait une dent.

*Q : La position essentielle de Wisner était : « je suis un homme de terrain »*

Il avait cette position là mais je pense que dans le contact comme dans le contexte géographique de son implantation rue Gay Lussac, il avait aussi le souci de la promotion des psychologues du travail qui ont noyauté complètement la SELF à partir d'un certain moment ne laissant plus aucune place à la physiologie. Enfin, c'est mon analyse. Et c'était à l'origine de mon malaise.

*Q : Cette marginalisation progressive de la physiologie, à ton avis quelles en sont les causes ? Tu donnes le facteur d'orientation de Wisner mais celui-ci était aussi médecin et physiologiste au départ.*

Certes, mais ce n'était pas cette étiquette qu'il revendiquait.

*Q : Est-ce qu'il y a d'autres facteurs à prendre en compte ?*

J'ai partagé avec Hugues Monod la responsabilité du rapport sur la charge de travail au Congrès de Médecine du Travail à Tours en 1974, mais il était difficile de publier en ergonomie des articles d'un bon niveau en physiologie car cela impliquait de publier en français alors que l'université et le CNRS incitaient à publier en anglais.

On assistait donc à une double divergence. La SELF n'encourageait pas à venir y publier, et on n'y était pas très bien compris, ces deux facteurs se conjuguant. On était mieux accueilli ailleurs... Je me souviens très très bien au Congrès de la SELF de Montréal m'être fait littéralement agresser par Wisner, en tant qu'universitaire et élève de Scherrer, qui n'avait rien à faire là. Ça n'incite pas à persévérer.

*Q : Et donc, je pense qu'il y a probablement aussi d'autres facteurs peut-être plus importants, aux racines plus profondes expliquant que la physiologie se soit marginalisée. Il s'est produit aussi des modifications intra-physiologiques.*

Oui, je me souviens à partir des années 80, qu'en tant que physiologiste des CHU, on était obligé d'avoir une implantation hospitalière très forte et pour moi ce fut le service d'orthopédie, qui m'a facilité ma progression professionnelle ainsi que pour mes publications, bien plus que les physiologistes ne l'ont fait. Il s'agissait déjà d'une baisse de l'énergie des physiologistes là où ils étaient implantés dans les CHU. Il n'y a pas de raison que dans des domaines plus périphériques comme l'ergonomie il n'y ai pas eu une diminution d'énergie encore plus importante.

*Q : Tu as fait allusion à ta présidence à la SELF. Qu'est-ce que tu peux en dire et quels ont été les évènements les plus importants pour toi ?*

Parmi les évènements les plus importants, il y a eu la fondation de la SELF à laquelle toi et moi nous avons participé en 1963. nous étions un tout petit nombre lors de cette fondation qui a eu lieu à Strasbourg chez Metz et les pères fondateurs étaient vraiment Scherrer et Metz.

*Q : Autrement dit, deux physiologistes.*

Deux physiologistes absolument, mais Metz avait chez lui des psychologues, une équipe de psychologie, je me souviens en particulier d'Yves Baumstimler ; c'était une équipe pluridisciplinaire ce qui faisait d'ailleurs mon admiration à l'époque.

*Q : Mais il travaillait aussi sur le sommeil je m'en souviens. As-tu été en contact avec lui sur les problèmes de sommeil ?*

Non, pas avec Metz mais avec Georges Schaff qui s'est trouvé ensuite complètement isolé pour son esprit d'indépendance.

Metz pendant la guerre avait commencé à faire du sommeil avec Pierre Andlauer avec qui je suis devenue très amie. Il me racontait les nuits qu'il passait en tout bien tout honneur avec Bernard Metz à surveiller le sommeil et à parler de la guerre et de la politique.

*Q : Tu me l'apprends, parce que même Metz dans son interview n'en a pas parlé.*

Il a dû en parler dans l'hommage qu'il a rendu à Pierre après son décès.

*Q : A partir de quelle année as tu connu Andlauer ?*

Je me souviens très bien de lui au congrès de la SELF de Lyon qu'il avait organisé mais auparavant je le connaissais de loin. C'était un médecin inspecteur du travail qui s'intéressait au sommeil. Quand Scherrer a rédigé son livre de Physiologie du Travail, il m'a confié le chapitre sur le sommeil.

Pierre étant venu lui en parler ; Scherrer lui a proposé que nous travaillions tous les deux ensemble, que nous publions ensemble parce que nous avons Pierre et moi une divergence qui peut paraître, a posteriori minime mais en réalité n'était pas négligeable du tout, qui portait sur la périodicité au cours des trois huit. Pierre était partisan des alternances de postes courtes de deux-trois jours, et moi j'étais pour les rotations longues d'une semaine. On n'en démordait pas l'un et l'autre. Scherrer a pensé que le plus simple était de nous faire travailler ensemble. On a gardé nos opinions et nous sommes devenus très amis, ce qui s'est concrétisé par une vingtaine d'années de conférences à travers toute la France et par plusieurs articles.

*Q : Mais il avait travaillé avec Reinberg sur le travail posté et publié avec lui ?*

Maintenant que tu me dis ça, je m'en souviens parce que les premiers temps quand il venait me voir, il sortait de chez Reinberg où il allait travailler et effectivement, ils ont publié ensemble.

*Q : Si on revenait un peu en arrière. Les premières recherches que tu as faites sur le sommeil étaient vraiment orientées vers la physiologie du travail, vers l'ergonomie. Mais tu as du faire d'autres études, avec plus ou moins de difficultés*

Après le sommeil, je me suis intéressée à la vigilance, et au problème de la vigilance en fonction des activités professionnelles. J'avais pris trois types d'activités professionnelles :

- des universitaires qui organisaient librement leur temps de travail. Il était facile d'obtenir des sujets voisins et amis coopérants, étudiés en télémétrie par des électroencéphalogrammes
- un groupe de travailleuses dans l'électronique avec des temps de travail très très parcellisés et répétitifs, enregistrées en usine
- un groupe de contrôleurs aériens à Athis Mons faisant ainsi suite à des travaux de Claude Spérandio. Pour ces derniers, selon un exemple schématique dans la journée, ils devaient dispatcher l'avion de Toulouse à telle heure, celui de Londres à une autre heure, mais il pouvait y avoir des retards ou des avances. Ils ne s'occupaient que du passage (et non pas de l'atterrissage et du décollage) pendant lequel pouvaient se produire des incidents, « air miss », susceptibles de déboucher sur un accident quand deux avions sont trop près.

J'avais pensé pouvoir apprécier la charge de travail par le nombre d'avions gérés en continu et pouvoir la corrélérer avec l'arythmie sinusale chère à Kalsbeek. J'ai présenté ce travail à la SELF et je pense que ce fut le dernier. Kalsbeek y est intervenu de façon extrêmement émotive comme si j'avais commis un crime contre le monde entier et un crime de lèse majesté envers Kalsbeek.

Plusieurs années après il m'a raconté qu'il y avait une espèce de petite insouciance à la Salpêtrière qui faisait n'importe quoi et qui avait osé dire que l'arythmie sinusale chez les contrôleurs aériens... je ne m'étais pas identifiée tout de suite car j'avais complètement oublié la scène

*Q : Tu étais en contact avec Spérandio qui avait fait sa thèse sur les modes opératoires des contrôleurs aériens. C'était aux mêmes dates ?*

Non. Spérandio avait travaillé avant, vers 70 et ce n'était pas par les mêmes entrées. Il avait une vue beaucoup plus large dans le cadre de sa thèse de psychologie. Spérandio était pressé par l'administration et moi j'avais pris la porte de la CGT. L'acceptation n'était pas la même, ainsi que l'orientation de la demande.

*Q : Est-ce que la CGT avait fait une demande officielle ?...*

Non, que ce soit pour les travailleurs de nuit ou que ce soit pour les contrôleurs aériens ; c'était à ma propre demande que la CGT me facilitait l'entrée sur les lieux de travail.

*Q : Mais ensuite, cela aboutissait à une sorte de contrat ? En effet, certains disent qu'il y avait beaucoup de travaux ponctuels d'individus à individus, mais il y avait aussi des contrats officiels passés dans un cadre institutionnel.*

Les premiers contacts étaient obligatoirement personnels et puis après pour accéder sur les lieux du travail, il fallait bien officialiser la demande, mais c'était toujours les délégués syndicaux CGT qui me faisaient mon planning, ils me trouvaient des gens de bonne volonté pour me servir de sujets, etc...

*Q : Ils le faisaient par l'intermédiaire de ce qu'on appellera après les CHSCT, les Comité Hygiène, Sécurité et Conditions de Travail.*

Non, il n'y a pas eu intervention d'un CHSCT. Et au départ, ce n'étaient pas les syndicats qui étaient demandeurs, c'était moi.

*Q : Ah oui, c'était toi qui proposais une étude. Ou ça les intéressait ou ça ne les intéressait pas. Autrement dit c'était un peu un service d'expert que tu leur proposais, expert chercheur ; ils prenaient ou ils ne prenaient pas. C'était en quelles années ?*

Le sommeil de jour ça devait être dans les années 66 –67 et pour les contrôleurs aériens, vers l'année 75. Au congrès de la SELF à Toulouse, en 1980, je suis venue accompagnée d'un contrôleur aérien qui signait également la communication.

*Q : Revenons sur le rôle que tu as joué à la SELF. En 1963, tu as participé à la création de la SELF. Je me souviens même d'une réunion qui avait eu lieu l'année précédente ici et à laquelle tu étais. A cette réunion se trouvaient Paule Rey, Alain Wisner, Jean Scherrer, Bernard Metz dans une salle de la rue Gay Lussac, peut être la salle Jules Amar ?*

Un colloque avait eu lieu à l'UNESCO sur l'ergonomie des bâtiments industriels en 1961 ou 1962. Un groupe se formait en ergonomie, mais il ne faut pas oublier que la chaire de physiologie du travail avait été créée juste après la guerre par Camille Soula, qui avait commencé à déblayer le terrain.

*Q : Avant même Soula, il y avait avant la guerre déjà des gens comme Henri Laugier, physiologiste, professeur à la Sorbonne qui avaient eu l'idée de la physiologie du travail et de la création d'un « biotron », grand laboratoire de recherche sur l'homme au travail qui a vu le jour à Strasbourg sous la direction de Bernard Metz.*

Pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure sur le malaise de la physiologie à l'intérieur de l'ergonomie, je persiste et signe sur le fait que l'ergonomie n'a pas su écouter les problèmes des physiologistes alors même que leurs intérêts étaient mutuels. Je me souviens par exemple d'un psychophysiologiste, Jacques Chanel qui était professeur à Lyon et n'a plus trouvé sa place à la SELF. Je m'en souviens parce que j'étais trésorière avant d'être présidente et donc je relançais les gens quand ils ne payaient pas leur cotisation et je me souviens de la lettre de démission de Chanel énonçant qu'il n'y avait plus sa place. En fait, vers la fin des années 70, la SELF n'était déjà plus ouverte et s'était progressivement « sectarisée » avec des querelles de clochers entre psychologues et physiologistes qui n'ont fait que croître et embellir puis contre les universitaires.

*Q : Oui, il y a eu sûrement des rejets de personnalités comme celui de Cazamian, mais il y avait aussi une raison de principe : est-ce que la discipline qu'il représentait pouvait être introduite en ergonomie ?*

Il y avait plusieurs raisons. Il y avait le critère de la francophonie, le critère d'étude de terrain, celui de ne pas être médecin du travail, plus des querelles de personnes évidentes. Il y avait sans doute d'autres raisons dont je ne me souviens plus.

*Q : De telles questions faisaient débats au Conseil de la SELF mais il y en avait d'autres...*

Oui. Il y avait aussi des travaux de longue haleine comme par exemple, le renouvellement des statuts, pour lequel on a travaillé de façon acharnée et répétitive sans savoir trop pourquoi.

*Q : Je me souviens que l'Assemblée Générale a coupé court à un moment donné en votant contre le renouvellement des statuts alors que tu avais du y travailler avec Metz.*

Mais aussi avec d'autres membres du Conseil d'Administration à certaines époques avec Monod, avec Wisner, Laville. On s'arrangeait pour qu'il y ait un renouvellement harmonieux et pondéré dans la composition du Conseil.

*Q : Oui, ça c'était une chose qui, à mon avis était excellente et possible dans une société nettement plus restreinte qu'actuellement*

Je me souviens que lorsque les militaires ont souhaité être représentés, on avait un mal fou pour renouveler « le » candidat. Heureusement, Angiboust qui étudiait les mouvements oculaires puis Papin se sont présentés.

Le conseil comportait toujours un représentant étranger francophone, soit un hollandais, un belge, un canadien ou un italien. Paule Rey qui représentait la Suisse apportait toujours des tablettes de chocolat (!).

*Q : Cela veut dire qu'il y avait quand même une bonne représentativité au conseil, représentativité qui tenait compte de la diversité de la SELF peut être pas dans le détail, parce que ce n'est pas possible....*

Oui, et je me souviens de Metz venant à Genève me demander d'accepter d'être présidente de la SELF parce qu'il fallait absolument que ce soit un(e) universitaire qui soit président(e) de la SELF. Il semblait y tenir pour maintenir un certain équilibre.

A cette époque, nous avons établi que chaque membre de la SELF pouvait présenter des candidats appuyés par deux parrains et poser sa candidature au conseil.



Il y avait une diversité de recrutement et les réunions du conseil étaient très agréables avec une bonne ambiance parce qu'on se connaissait tous et que nous étions copains

*Q : Autrement dit, il y avait une solidarité mais la SELF comportait une majorité d'universitaires ...*

D'enseignants.... Par exemple avec Laville nous avons fait deux ou trois certificats de science ensemble. Cela crée des liens qui ont subsisté pendant toute notre activité professionnelle. Avec Spérandio c'est pareil. Puis progressivement les choses se sont radicalisées et ce qui me gênait le plus c'était l'exclusion des médecins du travail. Je leur faisais des cours d'ergonomie à la Pitié Salpêtrière. Il était donc logique qu'ils viennent me demander d'être leur marraine et je savais d'avance que leur candidature à la SELF serait bloquée....

*Q : C'est une position qui semble contradictoire avec le constat d'un enseignement insuffisant de l'ergonomie en médecine du travail.*

C'est pour cette raison que les médecins du travail qui sortaient avec leur Certificat d'Etudes Spéciales de médecine du travail, s'inscrivaient aux cours d'ergonomie pour se spécialiser dans le laboratoire de Monod qui faisait largement appel à Laville, Wisner, à toi.... Il aurait été logique de les faire entrer à la SELF après ce cycle de spécialité

*Q : Les rejeter était vraiment une position tout à fait contradictoire avec le fait de les avoir formés.*

Les médecins du travail étaient nombreux. Or, il fallait garder une orientation élitiste.

*Q : Quels sont les autres enseignements auxquels tu as participé ?*

Je faisais des enseignements chez Daly, dont le patron était Fournier. Il avait créé un DU de toxicologie dont une partie de neurotoxicologie et je faisais des cours sur l'apport des techniques d'explorations fonctionnelles à la neurotoxicologie et l'apport des techniques physiologiques à la toxicologie. C'était tout à fait passionnant. Puis il a créé un DU sur les dépendances dans lequel je refaisais sensiblement les mêmes cours. En parallèle, Daly était très actif puisqu'il organisait des séminaires, sur les métaux lourds, sur les solvants, et il m'a fait renouer avec la médecine du travail de la rue de l'Ecole de Médecine. J'ai participé à plusieurs congrès de médecine du travail et à un congrès de médecine agricole.

*Q : Oui, dans les années 70, Vacher avait lancé la médecine rurale à Tours mais il est mort prématurément.*

J'allais faire aussi des cours à Tours en médecine du travail. Le responsable était Rothan qui donnait aussi des cours d'ergonomie à la faculté de médecine de Paris.

*Q : J'ai l'impression que tu as toujours enseigné depuis la création du DU d'ergonomie par Monod après avoir été un CES puis un certificat de troisième cycle de biologie humaine. L'ergonomie s'est enseignée dans plusieurs cadres successifs mais en réalité on retrouvait à peu près les mêmes enseignants sur les mêmes enseignements. Et en ce qui concerne la chronobiologie ?*

Avec Pierre Andlauer, nous nous sommes déplacés vers les médecins du travail locaux, en province. Je suis même allée toute seule faire des topos dans des usines à Lyon. Pierre à Annecy, avait organisé des cours. Il recrutait sur toute la France et il avait fait venir Jacques Christol. Je me souviens très bien des premiers topos de Christol sur la charge mentale, car il était venu auparavant m'en parler. Ils n'étaient pas dans l'optique habituelle et j'avais été surprise agréablement..

Il s'est orienté vers l'ergonomie assez tard après avoir été pédiatre et pharmacologue je crois.

*Entretien réalisé le 9 février 2004 par Michel Pottier.*